Newberry Library · Chicago

FRC 5. 1198

W 1197
3 n.° 61

PIECES
INTÉRESSANTES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES ABOYEURS
OU
DES MEMBRES DE LA CHAMBRE HAUTE.

Nos. 1, 2 & 3.

A PARIS.

1790.

PREFACE ET POST-FACE.

C'étoit en automne ; toute la France se taisoit devant l'Assemblée Nationale, attentive au *grand œuvre* de la régénération, lorsque quatre énormes gosiers ont fait entendre les hurlemens du dépit et de la rage ; ils ont crié : « François, l'on » vous trompe, l'on abuse de votre *esprit* » *confiant* ; une Assemblée de Législateurs » doit être *infaillible*, et la vôtre a déjà » commis une infinité d'erreurs ; vous » devez la dissoudre. On enleve au roi sa » puissance arbitraire, aux prêtres leurs » biens et leur influence, aux nobles leurs » parchemins et leurs girouettes féodales, » et bientôt toute la France sera *roturiere*. » Je suis abbé, s'écrie l'un, et la révolu- » tion me fait perdre mon abbaye. *O tem-* » *pora ! ô mores !* je suis marquis et valet- » de-chambre du roi, dit l'autre ; et » l'Assemblée, qui s'intitule Nationale, » peu contente de m'enlever mon mar- » quisat, veut encore m'arracher, des » mains, l'insigne de mes honorables » fonctions, l'instrument de mes recom- » mandables services. Ah ! Anusse ! ah !

» du Trou ! un troisieme s'écrie, j'ai qua-
» rante ans, dont j'en ai passé vingt au
» milieu des orages d'une *puissante Répu-*
» *blique*, et votre Assemblée Nationale ne
» daigne point me consulter sur la forme
» de gouvernement qu'il convient de
» donner à vingt-quatre millions d'hommes.
» O Delolme ! ô Lally-Tolendal ! ô Fran-
» klin ! où êtes-vous avec vos deux cham-
» bres ? Enfin, dit un quatrieme, Mirabeau
» est en litige avec mon maître de banque ;
» et pour venger mon maître, je dois
» écraser Mirabeau, et avec lui son Assem-
» blée prétendue Nationale ». A ces cris, toute la tourbe des Aristocrates est sortie de la stupeur profonde où l'avoient jettée les fameuses journées des 14 juillet, etc. ; elle est venue se rallier aux quatre génies tutélaires que la providence réservoit dans sa sagesse, pour relever un parti expirant.

Bientôt au fond d'une vaste basse-cour s'est miraculeusement constituée une Chambre-Haute, dont les membres les plus distingués, sont : MM. Sabathier de Castres, Mallet du Pan, Pelletier, et Champcenetz. Déjà ce Sénat auguste a sévérement examiné, et sonorement cassé, la plûpart des Décrets de l'Assemblée Nationale ; et les

gens de bien attendent avec impatience le Décret final qui doit déclarer nulles toutes ses opérations.

Un citoyen de Paimbœuf, aristocrate par sa profession, par ses titres à demi-rongés, et par le fer qui pend à ses côtés, un militaire, en un mot, voulant élever un monument à la gloire de ces restaurateurs de la puissance ministérielle, s'est donné la peine de parcourir toutes les provinces du royaume, pour y prendre des renseignemens sur leur compte. Il revenoit dans sa patrie, chargé d'un immense et précieux butin, lorsque la mort, l'impitoyable mort, l'a saisi dans le pays des Basques. Héritiers de ses sentimens et de son courage, nous avons résolu de continuer le travail qu'il avoit si glorieusement commencé. Pour cela, nous avons prié la veuve de ce respectable citoyen, de vouloir bien nous communiquer ses manuscrits. L'amour de la vérité nous oblige de dire que cette femme charmante s'est rendue à nos desirs avec une grace et un désintéressement, dont nous conserverons à jamais le touchant souvenir. Il ne nous en a coûté, pour entrer en possession de tant de richesses, qu'un compliment et une

jupe. Peu contens de ces secours, nous avons fait nous-mêmes de nouvelles recherches, et nous avons eu la satisfaction de voir tous les gens de bien s'empresser de nous seconder de leur bourse et de leur mémoire. Néanmoins, comme ces recherches n'ont pas laissé que de nous occasionner des dépenses considérables, nous nous voyons forcés, à notre grand regret, de proposer cet ouvrage par souscription. Mais nous prenons ici l'engagement solemnel de renoncer à cette voie trop lucrative, lorsqu'on nous croira suffisamment dédommagés de nos avances.

Le prix de l'Abonnement est d'un sol marqué.

On souscrit à Paris, au Club des Capucins; à Londres, dans toutes les Basses-Cours des Pairs d'Angleterre.

SÉANCE
DE LA CHAMBRE HAUTE.

MESSIEURS Briquet & Braquet, ayant lu dans le *Modérateur*, le Proſpectus de notre Journal, nous ont fait dire fort poliment, qu'ils travailloient de compagnie à une hiſtoire très-circonſtanciée des opérations de la Chambre Haute, & qu'ils nous prioient de ne point aller ſur leurs briſées. Nous connoiſſons trop les égards que ſe doivent entr'eux des écrivains patriotes, qui ſont mûs par les mêmes motifs, pour ne point faire droit à une requête auſſi raiſonnable. D'ailleurs comme notre projet eſt moins d'analyſer les Séances de la Chambre Haute, que de ramaſſer des matériaux pour ſervir à l'hiſtoire de ſes membres; & que nos ſoins partagés entre deux ouvrages qui ont des rapports aſſez éloignés, nuiroient probablement à la perfection de l'un ou de l'autre, nous n'avons pas eu de peine à donner à MM. Briquet & Braquet, cette preuve de notre eſtime profonde. Ainſi, nous ne préſenterons à nos ſouſcripteurs, dans le nombre infini des Séances de la Chambre Haute, que celles qui peuvent piquer leur curioſité, ou mettre dans un plus grand jour l'eſprit & le caractere de meſſieurs les aboyeurs. Nous ne parlerons pas même des amendemens; nous les cédons volontiers à meſſieurs Briquet & Braquet; à condition néanmoins, qu'ils voudront bien, de leur côté, nous abandonner la queſtion préalable. Nous le diſons ici à la face des 83 départemens: (& cet aveu eſt irrévocable); il nous ſeroit impoſſible d'en céder la propriété. J. J. Rouſſeau, rendu à la vie, ne pourroit obtenir de nous ce ſacrifice. *Qui poteſt capere, capiat.*

Séance.

M. Mallet du Pan a donné lecture d'une lettre des Capucins de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui, émerveillés du noble désintéressement avec lequel l'auguste sénat soutient la distinction des ordres, font présent à chacun de ses membres, d'une mutande & de deux paires de sandales. Cet hommage présenté avec humblesse, a été reçu de même; & M. le président a été chargé d'écrire aux Capucins de Saint Jean-Pied-de-Port, pour leur témoigner la réconnoissance de la chambre. Ensuite, sur la motion de M. de Champcenetz il a été décrété qu'une de ces mutandes seroit appendue au dôme de la *salle*, *ad perpetuam rei mémoriam*; & que les autres seroient envoyées avec les sandales aux pauvres aristocrates qui errent sur les montagnes de la Suisse, le corps exposé à toute l'âprêté du climat, & à l'intempérie de la saison. Ce témoignage d'une juste sensibilité de la part de l'opinant a excité la plus bruyante sensation dans la Chambre.

L'ordre du jour étoit l'examen du décret sur les cuirs, rendu par l'assemblée nationale. On s'attendoit que M. Pelletier déploiroit dans cette occasion toute l'éloquence dont il est si heureusement nanti. Cet honorable membre n'a point trompé l'espoir de la Chambre. Après la déclamation accoutumée contre la nullité & le despotisme de ce qu'il appelle la Chambre des Communes, il a dit que quoique le décret fût contraire à tous les principes de la morale & de la politique, il convenoit cependant de ne rien statuter, sans avoir pris l'avis de la communauté des Tanneurs. M. l'abbé Sabathier a pensé comme le préopinant. Il a lu une pétition des maîtres Perruquiers de Castres, dont M. son pere est le doyen, par laquelle ces MM. prient la Chambre de déterminer dans sa sagesse, quels sont les Cuirs les plus propres à repasser les Rasoirs, & les moins sujets à s'altérer. Ils demandent s'il ne seroit pas avantageux pour affoiblir la concurrence

des Cuirs d'Angleterre, d'en établir en France trois manufactures, dont les directeurs seroient choisis parmi les membres de la Chambre Haute ; M. Sabathier, en appuyant cette pétition, a donné aux motifs des perruquiers les développemens les plus lumineux, il a fini par demander *un comité de Cuir*. La question a été mise aux voix. L'épreuve par assis & levé, ayant paru douteuse, on a procédé à l'appel nominal, & la motion de M. Sabathier a été admise à la grande majorité de deux voix contre une.

Le décret sur les fers ne devoit gueres embarasser des membres si bien *ferrés* ; aussi a-t-il été cassé presque sans discussion ; mais celui des amidons a souffert plus de difficultés. M. Sabathier, ardent à soutenir les intérêts des perruquiers, vouloit qu'on leur renvoyât cette affaire. M. de Champcenetz a reproché au préopinant de vouloir transformer les perruquiers en législateurs. Il a observé fort judicieusement, que si les perruquiers devoient intervenir dans les opérations de la chambre, ce ne devoit être que lorsqu'on agiteroit la grande question des perruques & des toupets ; il a demandé la question préalable. M. Sabathier a voulu répliquer ; il a commencé par s'élever contre la question préalable & *extraordinaire*, qu'il a traitée fort ingénieusement de supplice de Cannibales. L'honorable membre paroissoit disposé à parler longuement & avec feu, lorsque deux gros mâtins placés à la porte de la salle, comme sentinelles, voyant passer une meute de chiens, que l'odorat leur a fait juger Démagogues, ont aboyé de tous leurs gosiers. A l'instant, & par l'effet d'une heureuse sympathie, tous les honorables membres se sont mis à l'unisson ; & la chambre a retenti pendant plus d'une heure d'aboyemens sourds & prolongés. Le président a fait de vains efforts pour rétablir le calme ; sa machoire s'est démantibulée ; & comme la discussion sur les perruquiers lui avoit rappellé que sa barbe n'étoit point faite, il a profité de ce tumulte inattendu, pour lever la séance, après avoir prononcé

non, ſans beaucoup de peine, l'ajournement indéfini de la queſtion.

Déclarations d'amour.

Toute l'Europe ſait que M. l'abbé Sabathier de Caſtres, a été précepteur à Toulouſe; mais ce qu'elle ignore ſans doute, c'eſt qu'il connut l'amour dans la ville Palladienne. L'on ne peut que ſavoir gré aux Toulouſaines d'avoir touché le cœur le plus fier, que l'Occitanie eût encore produit! Je ne ſais même, ſi la France ne leur doit point un temple & des autels. Rien n'eſt à dédaigner dans la vie des grands hommes; tout, juſqu'à leurs actions les plus communes, a droit de nous intéreſſer & de nous inſtruire; & j'aime autant voir Alcibiade couper la queue de ſon chien, pour donner le change à la malignité du public, qu'un général décimant ſon armée rebelle. L'action du premier me dévoile ſon caractere, & le ſecond ne m'offre qu'un acte de diſcipline militaire, qu'il trouve autoriſé par les loix de ſon pays. Il faut eſpérer que l'hiſtoire qui nous a tranſmis le nom de la nourrice d'Alcibiade, ne manquera pas de conſerver celui de la jeune Toulouſaine, qui eut le bonheur de charmer M. Sabathier. Mais en attendant que la poſtérité ſe leve pour M. Sabathier & pour nous, nous dirons, ſans connoître le nom de la belle, & même ſans l'avoir jamais vue, que le haſard la fit connoître à notre abbé. C'étoit à une de ces demi-laïs, que le vulgaire appelle *entretenues*, qu'étoit réſervée la gloire d'enflammer le moderne Hippolite. Des regards & des ſoupirs, annoncerent bientôt à la belle, la conquête d'un nouvel amant; mais ſatisfaite du cœur qui l'avoit achetée, elle feignit d'ignorer les ſentimens du ſoupirant tonſuré. Cette indifférence ne fit qu'irriter davantage ſa paſſion; il réſolut enfin de la faire connoître; mais pour l'exprimer d'une maniere qui fut digne de ſon amante & de lui, il emprunta le langage de la poëſie. Les

cours

cœurs dominés par l'amour, n'en ont jamais connu d'autre; & pour parler un moment l'ancienne langue de M. Sabathier, on peut dire que le fils de Vénus a ſuſcité plus de poëtes, que celui de Jupiter & de Latone. C'eſt en vers qu'un amant chante ſes plaiſirs & ſon bonheur; c'eſt en vers qu'il déplore ſa diſgrace, & des chagrins dont l'amour eſt la cauſe, & comme ſi la poéſie devoit ſon origine à l'amour. Dès le moment qu'un jeune homme ſent les atteintes de cette paſſion, l'enthouſiaſme poëtique s'empare de ſon eſprit, & le maîtriſe. Ses premiers eſſais ſont un hommage au Dieu qui l'inſpire. M. Sabathier en fit l'heureuſe expérience; il ſe trouva poëte ſans s'en douter, à peu-près comme Monſieur Jourdain faiſoit de la proſe ſans le ſavoir; & ſa muſe novice & timide lui dicta cette déclamation, que M. de Marſy ne manquera point d'inſérer dans ſon Almanach des Muſes; & que la poſtérité mettra infailliblement à côté des fugitives de MM. de Champchenetz & de Cu...

Sur un papier diſcret, où le fidele amant,
Eloigné des regards d'une beauté chérie,
Dans une douce reverie,
Traça plus d'une fois le tendre ſentiment
Qu'un beau viſage nous inſpire,
Et que j'éprouve en ce moment.
Souffrez, ô ma belle Roſire,
Que, d'un cœur ingénu, j'exprime les ſoupirs;
Les vœux ſinceres, les deſirs,
Et tous les feux d'un amoureux délire.
Dans la clarté du jour, dans l'horreur de la nuit;
Votre image adorable en tous lieux me pourſuit,
Et s'offre inceſſamment à ma triſte penſée;
Des chaînes de l'Amour ma muſe embarraſſée,
Par d'inutiles ſons veut charmer mon réduit;
Le trouble m'accompagne, & le repos me fuit.

De vos divins appas, Rosire, c'est l'ouvrage,
Seriez-vous insensible au tourment de mon cœur ?
Et dans une triste langueur,
Verrai-je consumer les jours de mon bel âge,
Dont le brillant dure si peu,
Sans oser, par un tendre aveu,
A l'objet divin que j'adore,
Dévoiler, sans détour, le feu qui me dévore ?
Non, cet aveu charmant,
Je le dois à mon cœur, je le dois à vous-même :
Ma Rosire, agréez ce noble sentiment ;
L'Amour vous rend ma Déité suprême,
Et dût votre fierté se changer en courroux,
Je vous aime..... Ce mot me rend digne de vous....

Nos mémoires s'arrêtent là. Ils ne nous donnent ni la fin de la piece, ni les suites de l'affaire ; & malgré des recherches immenses qui nous ont fait suer plus d'une fois, il nous a été impossible de savoir, si M. l'abbé Sabathier fut heureux ; mais nous aimons à le croire ; & dût-on nous accuser de parler contre notre sentiment, nous nous complaisons dans cette idée.

Quelques années après l'aventure dont il est ici question, M. l'abbé Sabathier vint à Paris, ou il fut accueilli par M. Helvetius, le protecteur de tous les hommes de génie. Ce philosophe avoit une gouvernante, qui joignoit à tous les agrémens de son sexe, toute la raison du nôtre. Les matieres les plus relevées, les sciences les plus abstraites & les entretiens les plus sublimes, n'étoient qu'un jeu pour elle ; elle parloit sur-tout de métaphysique avec un intérêt ravissant : on eût dit Mademoiselle Theroigne discourant sur la politique. En un mot, elle avoit tout l'esprit de son maître. Le parasite de M. Helvetius ne peut résister à des charmes si décevans. Fort de son amour, & peut-être

auſſi du ſuccès de ſa premiere déclaration, il ſe préſenta, cette admirable piece à la main, pour attaquer le cœur de Mademoiſelle Tachard, (c'étoit le nom de la gouvernante). Cette jeune perſonne accoutumée à raiſonner ſur les ouvrages d'eſprit, ſuſpecta la *moderneté* & l'apropos de la déclaration; & tout ainſi comme Pollion reprenoit dans Tite-live, je ne ſais quelle *patavinité*, de même, Mademoiſelle Tachard crut appercevoir dans cette piece un certain gaſconiſme, qui choquoit la délicateſſe de ſes oreilles. Or, comme M. Sabathier étoit depuis quelque temps dans le centre du bon goût, & dans la ſociété des gens de lettres, elle ne pouvoit ſe perſuader qu'il eût encore le ſtyle & le jargon de ſa province. Mais ce qui acheva de la convaincre que M. Sabathier ne lui donnoit que du réchauffé, c'eſt qu'il parloit de *ſon bel âge* dans cette piece, & il avoit alors plus de trente ans. Mademoiſelle Tachard fit part de ſes ſoupçons au cher abbé, mais avec toute la douceur & tous les ménagemens dont s'aviſe une femme qui ne veut pas trouver ſon amant trop coupable. L'abbé tombe à ſes genoux, en avouant ſa faute; elle le releve & lui pardonne. On nous permettra de tirer le rideau ſur le reſte. Si l'on en croit Mademoiſelle Tachard, il ſoupira long-temps; & ce ne fut qu'après avoir filé un quintal de parfait amour, qu'il vit couronner ſes vœux.

Cette anecdote, nous la tenons de Mademoiſelle Tachard elle-même, à qui nous rendons cette juſtice, qu'elle donne à plein collier dans les nouvelles idées; & de plus, qu'elle ſent toute l'utilité de notre travail; elle voudroit même avoir comme Mademoiſelle Théroigne de Méricourt, la gloire d'*attacher* ſon nom à la révolution. En conſéquence elle nous a priés de vouloir bien être ſes *Barnave* & ſes *Populus*. Aſſurément perſonne n'eſt plus que nous pénétré d'eſtime & de reſpect pour Mademoiſelle Tachard; mais nous ne pensons pas qu'elle puiſſe exiger de nous des ſentimens plus particuliers; & ſi elle continuoit à nous preſſer, nous

ſerions forcés de lui répondre, comme Périclès à la ſœur de Cimon: *Elpinice, tu n'eſt plus jeune.*

Extrait des Ephémérides de Rome.

Du 20 Décembre 1789.

Madame la marquiſe de Champhcenetz, qui a ſuivi le Cardinal de Brienne, dans cette capitale du monde chrétien, eut l'honneur, il y a quelque temps, de préſenter à ſa ſainteté, les huit premiers chapitres des *Actes des Apôtres*, dont M. ſon mari eſt le rédacteur. Le Saint Pere les reçut avec cette noble galanterie que la Thiare n'exclut point, & qu'elle ſait légitimer. Mais comme dans un ouvrage de cette nature, compoſé par un homme qui n'eſt point clerc, il peut ſe gliſſer des erreurs qui mettent la foi en danger; il en ſoumit l'examen à quatre théologiens, à *Freſque*, pris dans l'académie de S. Luc. Ce choix parut d'autant plus raiſonnable, que ces Meſſieurs étant François, entendant parfaitement la langue de M. de Champchenetz; & que les diſciples d'un ſaint, qui lui-même a écrit des *Actes des Apôtres*, ſont très-capables de juger un ouvrage calqué ſur celui de leur maître. On leur doit cette juſtice qu'ils ont apporté à l'examen du livre, toute l'attention dont ils ſont ſuſceptibles. Leur approbation qu'ils ont préſentée avant-hier à ſa Sainteté, & qui commence par ces mots: *nous avons lu avec une ſuave volupté, &c.* a rappellé aux ex-Jéſuites, celle que les théologiens de leur compagnie donnerent jadis au traité *de matrimonio* du R. P. Sanchés. Les théologiens de S. Luc ont diſſipé les *ombres* qui auroient pu obſcurcir le mérite des nouveaux *Actes des Apôtres*; ils ont mis dans le plus grand *jour* les délicieuſes beautés, dont il fourmille; & ce qui n'eſt pas moins digne d'admiration, ils ont donné les *couleurs* les plus favorables aux motifs du rédacteur. D'après le compte qu'ils

ont rendu de ce pieux ouvrage ; le Pape l'a jugé très-propre à convertir les infideles, & à ramener dans le giron de l'égliſe, ceux qui ont eu le malheur d'en ſortir. En conſéquence, il a donné ordre à la congrégation de la Propagande, de le faire traduire dans toutes les langues de l'ancien & du nouveau monde, principalement dans celles des Quadodaquioux, des Macaſſarts & des Lapons, en même tems il a témoigné ſa ſatisfaction à l'auteur, par un bref où il le qualifie de fils très-chrétien & piiſſime, & à ſon épouſe, en lui permettant de faire ſa priere ſur le tombeau des S S. Apôtres, à toutes les heures de la nuit, ce qui eſt, comme perſonne ne l'ignore, la plus grande faveur qu'une étrangere puiſſe recevoir. Soyons juſtes, & convenons que de pareilles diſtinctions honorent celui qui les accorde à l'égard de ceux qui les reçoivent.

Extrait des mêmes Ephémérides.

Du 2 février 1790.

Madame la marquiſe de Champchenetz, après avoir fait trois neuvaines ſur le tombeau des ſaints apôtres, devoit ſe rendre à Naples pour y voir bouillonner le ſang de ſaint Janvier, lorſque la nouvelle qu'une coupe de bois alloit ſe faire en France, la détermina à reprendre le chemin de ſa patrie : elle crut qu'il s'agiſſoit du bois de M. ſon mari, & qu'il étoit de ſon honneur de réparer promptement cette perte par une nouvelle plantation. Marphovio s'étonnoit qu'elle ne voulût point gratifier l'Italie de cette plantation, attendu, diſoit-il, que le terrein y étoit fort propre. Paſquin répondoit que la marquiſe avoit trop bon cœur pour en priver ſon pays ; à quoi Marphovio repliquoit, que les racines, en paſſant ſous l'Appennin & ſous les Alpes, pourroient pénétrer en France, & ſe faire jour juſques ſur le front de M. de Champchenetz. La marquiſe arrivée à Nice, apprit que cette coupe de bois qui devoit rapporter un bon million à ſon ami le cardinal de Brienne, ſe faiſoit dans l'abbaye de Saint Quen ;

& que graces à sa tendre sollicitude, le bois de M. son mari étoit vigoureux & intacte. Rassurée par cette agréable nouvelle, elle reprit le chemin de Rome; & c'est avec une véritable satisfaction que nous annonçons à toute l'Italie, le retour de cette douce & facile divinité.

Retranchement des Articles.

Nos Souscripteurs se rappellent sans doute que M. de Rostaing proposa, il y a quelques jours dans l'assemblée nationale, de supprimer les titres & les qualifications des ci-devant nobles. M. Mallet du Pan, qui le croiroit! M. Mallet du Pan, citoyen d'une République, où tous les hommes sont égaux, citoyen de Geneve, M. Mallet du Pan fut alarmé de cette motion; il crut que la *chambre des communes* ne s'en tiendroit point là; mais qu'ardente à tout détruire, elle retrancheroit bientôt les articles qui précédent ou qui accompagnent les noms propres; & que lui, par exemple, perdroit le *du* qui lie le beau nom de Mallet à celui de Pan, plus beau encore. On lit dans l'Observateur Anglois, ouvrage très-digne de foi, que cet honorable membre de la chambre haute, n'avoit quitté Geneve, sa patrie, que parce qu'on n'y souffroit point d'article devant les noms. Qu'on juge après cela de l'intérêt qu'il prit à la motion de M. de Rostaing. M. d'Hosier, à qui il fit part de ses inquiétudes, lui conseilla de faire généreusement le sacrifice de son article, sans attendre qu'on l'y forçât; & pour le dédommager de cette perte, il lui proposa de répéter le mot de Pan, après celui de Mallet, & de s'intituler Mallet Pan Pan. M. Mallet, après y avoir mûrement réfléchi, voyant qu'il gagnoit une lettre à cette mutation, y consentit; & la semaine d'après, il parut sur le dos du *Mercure*, affublé de ces trois noms, Mallet Pan Pan. Ses collegues de la Chambre-Haute, instruits de cette petite révo-

lution dans son nominal, allerent l'en complimenter d'une maniere tout-à-fait neuve. M. de Champchenetz les précédoit, armé d'un tambour. Lorsqu'ils sont introduits dans l'appartement de M. Mallet, M. Pelletier prend la parole, & lui demande en ces termes, des nouvelles de sa santé : *comment se porte M. Mallet ?* aussi-tôt, & sans attendre la réponse, M. de Champchenetz frappant deux fois le tambour avec sa baguette, fit entendre très-distinctement le son de Pan, Pan. On avoit espéré que M. Mallet prendroit bien la plaisanterie ; on s'étoit trompé ; il s'emporta contre M. Pelletier, qui, selon lui, n'avoit rien à perdre dans la révolution, pas même un *article* ; mais cet honorable membre lui donna un démenti formel, & lui apprit, ou plutôt, il apprit à toute l'Europe, que dans son pays on l'appelloit Pelletier de la Peau-Tannée, ce que les malveillans regardoient comme un terme significatif. M. Sabathier ayant eu la mal-adresse de se mêler dans cette altercation, M. Mallet le saisit corps à corps, & lui reprocha son obstination à se parer du nom d'une ville où il ne possédoit tout au plus qu'une savonette. La dispute alloit s'échauffer, lorsque M. de Champchenetz, qui avoit constamment gardé le silence, quoiqu'il eût été la premiere cause du débat, fit entendre des paroles de paix, qui furent écoutées. A sa voix, dix bouteilles de champagne s'éleverent sur une table. En moins d'un quart d'heure elles furent vuides ; & les contestans, bien saouls & bien réconcilés, se quitterent après avoir fait serment de dénoncer à leur chambre, cette fatale suppression des articles.

Avis important.

Nous contractons avec nos Souſcripteurs, l'engagement ſolemnel de lire un numéro du Journal de M. l'abbé Sabathier, & de leur en donner très-inceſſamment une analyſe des plus raiſonnées.

Fin du premier Numéro.

N°. 2.

A peine a-t-on ſçu dans le monde le but moral de notre travail, que chacun s'eſt empreſſé de contribuer à ſa perfection, par des vœux ou par des moyens plus réels encore. Des lettres, des mémoires, des matériaux de toutes les formes ſont venus de toutes parts, & en abondance, enrichir notre portefeuille. Comme des remercimens particuliers à toutes les perſonnes qui veulent bien s'intéreſſer à cet écrit périodique, nous enleveroient un temps précieux dont nous ſommes comptables envers la choſe publique; & que, d'un autre côté, nous craignons que le ſilence ne nous entache du ſoupçon d'ingratitude, nous prenons à l'inſtant même, & une bonne fois pour toutes, le ſage parti d'englober tous nos correſpondans dans le même témoignage de reconnoiſſance. Mais, nous le diſons avec quelque peine: nous aurions donné à ce témoignage une plus grande latitude, ſi ces meſſieurs avoient bien voulu affranchir leurs lettres & leurs mémoires. Nous les prions de nous faire cet honneur déſormais; notre bourſe s'en trouvera bien, & le ſervice public auſſi.

Les ſéances de la Chambre Haute n'offrant rien depuis quelques jours, de très-intéreſſant, nous conſacrerons ce N°. preſqu'en entier à des lettres qui nous ont été adreſſées directement, ou que des perſonnes infiniment reſpectables ont eu l'honnêteté de nous communiquer. Nous les ferons précéder de quelques problêmes qui deviendront fameux dans le monde politique, & dont la ſolution ne peut manquer de procurer une gloire immortelle à ceux qui ſeront aſſez heureux pour la trouver.

PROBLEME.

Un citoyen qui veut à toute force se couvrir du manteau de l'anonyme, nous a priés de proposer par la voie de notre Journal, la solution des Problêmes suivans.

Premier Problême.

Pourquoi M. l'abbé Sabathier aboie-t-il avec tant de véhémence contre la révolution?

Second Problême.

Pourquoi M. Mallet Pan Pan montre-t-il de l'humeur & souvent de la partialité, dans le compte qu'il rend des opérations de l'assemblée nationale?

Troisieme Problême.

Comment les auteurs des *Actes des Apôtres* croient-ils opérer une contre-révolution?

Nous invitons tous les bons citoyens, & en particulier les esprits subtils qui décidoient nagueres, en beaux vers, les sublimes questions d'amour étalées dans le *Mercure*; nous les invitons, & même nous les supplions, par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel & sur la terre, de s'exercer quelques momens sur ces Problêmes; la gloire qui leur en reviendra, égalera celle que nous aurons à transcrire leurs solutions.

Lettre de Mademoiselle Tachard, aux Rédacteurs du Journal.

J'ai lu, Meſſieurs, l'article de votre Journal, qui me concerne. Vraiment, vous êtes des chevaliers d'une nouvelle trempe; quoi, parce que je ne ſuis ni auſſi jeune, ni auſſi belle que Mademoiſelle Théroigne de Méricourt, vous vous refuſez à la propoſition que je vous ai faite ? cette galanterie qui étoit ſi naturelle aux François, auroit-elle ſubi une révolution comme tout le reſte ? je ne m'y connois plus. Avez-vous donc oublié que la fameuſe Ninon, âgée de 80 ans, faiſoit encore rechercher ſes bonnes graces ? Et ne ſavez vous point que Diane de Poitiers étoit auſſi vieille que moi, lorſque Henri II en devint éperdument amoureux ? Ne ſuis-je point à cet âge où les graces embellies & fortifiées par la raiſon, n'en ſont que plus piquantes ? voilà, Meſſieurs, bien des queſtions que je fais : mais vous les avez provoquées. Je le dis à la face de toute l'Europe, & en depit de Meſſieurs de Champcenetz & Pelletier dont le goût pour la belle jeuneſſe eſt aſſez connu, je ne rougis point de mes quarante-ans : mais auſſi je n'en tire point vanité ; & je ne prétends pas qu'ils me donnent comme à M. Mallet du Pan, le droit de décider que l'Aſſemblée Nationale s'eſt trompée ſur la forme de gouvernement qu'il convient d'établir en France. Au ſurplus, Meſſieurs, pour vous prouver que je n'ai point un cœur rancunier, & que je ſais rendre le bien pour le mal, je vais vous gratifier de quelques anecdotes peu connues. Elles concernent M. Sabathier de Caſtres, mon ancien adorateur. Un jour que, proſterné, à mes pieds, ce charmant abbé m'exprimoit en termes très-énergiques & très-preſſans toute la vivacité de ſa paſſion, je ne ſais par quel accident, ma quenouille & mon fuſeau m'échapperent des mains. L'abbé s'en ſaiſit auſſitôt, & ſe mit à

filer avec une grace infinie. Je lui dis en riant, qu'il étoit Hercule filant aux genoux d'Omphale. Mon amant saisit cette idée, & me repondit par un joli impromptu. J'en ai oublié les premiers vers : voici ceux que ma mémoire me rappelle.

Le grand Alcide fut heureux ;
Et moi, brûlé de tous les feux
Qu'un objet charmant nous inspire,
Je file aux genoux de Thémire,
Jamais content, & toujours amoureux.

A parler franchement, je croyois alors qu'il m'aimoit de toute la sincérité de son ame ; mais je m'apperçus bientôt que ses hommages etoient intéressés. J'avois un cousin secrétaire du ministre de la *feuille*. M. Sabathier qui le savoit bien, me pressoit d'implorer son crédit pour lui obtenir ce qu'il appeloit du *pain*. Il ne demandoit qu'un bénéfice simple, mais si simple, qu'il ne fallût que croire en Dieu pour le posséder. J'eus la foiblesse de céder à ses sollicitations. Je parlai à mon cousin qui n'épargna ni soins, ni importunités, pour obliger mon amant ; mais le ministre qui avoit des relations intimes avec les philosophes, ayant appris que M. l'abbé Sabathier se déchainoit contre eux de vive voix & par écrit, lui fit dire assez durement que les faveurs de l'église n'étoient pas pour des gens de son acabit. Croiriez-vous, Messieurs, que ces paroles enfanterent les *Trois Siecles de notre Littérature*, cet ouvrage qui vivra autant que notre langue ; n'en déplaise à MM. de la Harpe & de Condorcet ? rien n'est plus vrai cependant ; tant y a que de bien petites causes ont amené quelquefois de grands événemens. M. Sabathier irrité d'un refus dont le mode lui parut une injure, traça dès le jour même, le plan de son ouvrage. Il m'en confia le secret ; mais je m'apperçus aussi que mon empire sur son cœur s'affoiblissoit considérablement ; & je reconnus que c'étoit moins à mes charmes qu'il faisoit la cour, qu'à mon cré-

dit, ou plutôt, à celui de mon cousin. Si vous jugez, Messieurs, ces anecdotes dignes de trouver place dans votre Journal, je vous en abandonne la propriété. J'en ai plusieurs encore, & tout aussi curieuses. Je ne demande pas mieux que de vous en faire part; mais je vous préviens qu'il vous en coûtera quelques complaisances; & j'attends de votre reconnoissance, (si je n'ose employer le terme de *galanterie*), que vous fermerez les yeux sur mes quarante ans, pour ne voir que mon cœur, & mon zele à enrichir votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse des Rédacteurs.

MADEMOISELLE,

On ne sauroit se venger d'un refus avec plus de noblesse & de galanterie que vous le faites. Vos plaintes sur notre indifférence, vos anecdotes, l'offre de vos services, & le prix que vous en attendez, ont fondu la glace de notre cœur; & nous sommes déterminés à arborer votre livrée: mais à une condition qui ne paroîtra point dure à ceux qui connoissent la vaste capacité de votre cœur; c'est que vous tiendrez la balance parfaitement égale entre nous, & que vous aurez, pour chacun de vos chevaliers, un égal degré d'affection. A ce prix, nous faisons le serment solemnel de pourfendre même les démagogues, qui tenteroient de vous ravir l'honneur..., que vous avez si justement acquis par vos liaisons avec M. l'abbé Sabathier de Castres.

Nous avons l'honneur d'être, &c.

Lettre du P. Brandelit, Franciscain de Clermont-Ferrand, aux Rédacteurs.

Le 2 Avril 1790.

Tout le corps des Franciſcains, & celui des chaudronniers d'Auvergne, applaudiſſent bien ſincérement, Meſſieurs, à la tâche laborieuſe que vous vous êtes impoſée. Pour ce qui eſt de moi perſonnellement, je me croirois coupable du crime de lèze-nation, ſi connoiſſant votre projet, je ne travaillois de toutes mes forces à recueillir quelques anecdotes relatives à Meſſieurs les *aboyeurs*. Permettez-moi, Meſſieurs, d'ajouter cette petite piece de monnoie aux immenſes richeſſes qui éblouiſſent mes yeux dans votre journal. Il y a près de trente ans que M. Sabathier de Caſtres fut exilé en Auvergne, on ne ſait pas bien pour quelles frédaines: on préſume que ce n'étoit que pour des étourderies, car il étoit alors fort jeune; ſon talent pour la poéſie lui fit bientôt une grande réputation dans un pays où l'on ne connoît guere que l'harmonie des chaudrons. De toutes parts on venoit à lui pour avoir des vers; il étoit l'Apollon de l'Auvergne, comme le Puy-de-Dôme en étoit devenu le Parnaſſe. Un jour que M. l'abbé Sabathier ſe promenoit à grand pas dans feue notre bibliotheque des *livres*, un jeune enfant vint le prier de lui faire un compliment de bonne année pour ſon parrain: or, vous ſaurez que ce parrain avoit épouſé une ancienne maîtreſſe de Louis XV, laquelle n'avoit jamais rebuté les galans. M. l'abbé Sabathier qui n'ignoroit pas ces circonſtances, y adapta ſon compliment; & dans un moment de verve, il lâcha cet impromptu que l'enfant recueillit avec reſpect.

Soyez envers moi libéral,
Roi des Cocus, Cocu Royal.
Faites-moi part de vos écus,
Cocu Royal, Roi des Cocus.

L'enfant ſe retire tout joyeux, & montre les vers à ſa mere : cette femme qui avoit appris à lire chez un chanoine, dont elle gouvernoit la cuiſine & le lit, fut effrayée de la gaieté du compliment : elle défendit à ſon fils, ſous les peines les plus graves, d'en régaler ſon parrain. Mais la renommée, que vous autres Gens de Lettres appellez la déeſſe aux cent voix, eut bientôt répandu cette nouvelle dans la ville. La tournure du compliment fit grand bruit & grand honneur à M. Sabathier ; elle commença même pour lui, ſi je ne me trompe, cette grande réputation qui ne pouvoit trouver de terme que *dans le Journal National politique.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

Vengeance remarquable.

Lorſque le premier No. de notre journal fut mis en lumiere, M. Mallet-Pan-Pan s'y crut injurié, & cet honorable membre de la Chambre-Haute ne craignit point de ſe dégrader, en nous menaçant de tout le poids de ſa colere. Nous ne fîmes qu'en rire, nous repoſant ſur notre innocence, & penſant, avec raiſon, que M. Mallet ſe borneroit à nous faire paſſer tous les ſamedis ſon journal de Bruxelles. Que nous connoiſſions peu M. Mallet ! Aujourd'hui nous apprenons de très-bon lieu que voulant envelopper dans ſa vengeance tous les écrivains démagogues, il vient d'implorer le ſecours des ligues ſuiſſes, & des puiſſances qui, en 1782 rendirent ſi noblement la liberté à ſon pays. Conformément à ſa réquiſition, le baron de Lentulus a reçu ordre de pénétrer en France avec ſix mille Bernois & griſons, auxquels doivent ſe joindre quatre mille ariſtocrates émigrans, commandés par le duc de Luxembourg. Le Roi de Sardaigne, de ſon côté, prête quatre mille ramonneurs ſous les ordres du marquis de la Cheminais, Breton refugié. Mais comme ces troupes ne ſont point

encore fournies de rapes, on croit qu'elles ne pourront ſe réunir aux confédérés qu'au commencement du mois de juin. Nous nous empreſſons de publier ces importantes nouvelles, afin que nos confreres en démagogie ſe tiennent ſur leurs gardes &, ſi, ce qu'à Dieu ne plaiſe, il y avoit du ſang répandu, nous diſons dès à préſent, comme M. de Lally-Tollendal; *nous nous en lavons les mains.*

Lettre de dom Clément, Bénédictin, aux Rédacteurs.

Je ſuis l'auteur de *l'art de vérifier les dates*, & en cette qualité, je ne puis ſouffrir que l'on porte la moindre atteinte au reſpect dû à la chronologie. Jugez quelle a été ma douleur, lorſque j'ai lu dans *les actes des apôtres*, le monſtrueux anachroniſme du centenaire de Montmartre, qui donne pour amant à la ducheſſe de Berri, M. Goupil de Préfeln, mon contemporain & mon camarade de claſſe. Nous n'avions pas dix ans, lors des amours de la princeſſe & du comte de Rions; & l'on voudroit qu'à cet âge M. Goupil eût connu l'amour! & qui plus eſt, qu'il eût fait un joli madrigal. Cela n'eſt point dans l'ordre de la nature; il n'appartient qu'à M. François de Neuf-Château, d'être poëte, académicien, à l'âge de douze ans. Au reſte, ce qui vient de ſe paſſer ſous nos yeux prouve que dans tous les temps de ſimples mortels ont oſé adreſſer leurs vœux à des divinités. M. le marquis de Champcenetz ayant appris que madame Elizabeth ne vouloit point entendre parler de M. Chapelier, s'eſt préſenté lui-même, croyant que ſon titre de marquis le feroit agréer; mais la princeſſe, pour ſe débarraſſer de ſes pourſuites, a témoigné beaucoup de répugnance à recevoir les hommages d'un homme marié; ſur quoi, M. de Champcenetz, fier de la protection du cardinal de Brienne, qui eſt exceſſivement

ſivement puiſſant à la cour de Rome, a déclaré qu'il enverroit à ſon épouſe un libelle de répudiation, conformément à ce qui ſe pratiquoit chez les Juifs, ſans prétendre néanmoins préjuger la grande queſtion du divorce. Madame Elizabeth étonnée d'une ſi prompte détermination, s'eſt retranchée ſur l'âge un peu avancé du marquis; ce qui a fait dire fort galamment à celui-ci, que ſon amour pour la princeſſe l'avoit rajeuni. Ses amis ont trouvé cette idée ſi plaiſante qu'ils l'ont engagé à la tourner en madrigal pour l'envoyer à madame Elizabeth, ce qu'il a très-heureuſement exécuté, comme vous allez en juger.

Lorſque des jours de mon printems,
Moiſſonnés par la faux du tems,
Je déplorois *en vain* la perte,
Le flambeau de Venus ne brûloit plus pour moi;
Mais depuis qu'à l'amour mon *ame* s'eſt r'ouverte,
Elvire, & que mon *cœur* ſuit votre aimable loi,
Les feux d'une ardente jeuneſſe
Raniment mes ſens éperdus;
Je ſuis encor, n'en doutez plus,
Dans l'âge heureux de la tendreſſe;
Et mes beaux jours ſont revenus.

Malheureuſement, ſon ſecrétaire qu'il avoit chargé de préſenter ces vers à la princeſſe, a fait rencontre, en chemin, d'une amie de Mademoiſelle Théroigne, qui lui a arraché, on ne ſait comment, & le ſecret & le madrigal, & qui a porté l'un & l'autre à l'hôtel de Grenoble; le fait eſt ſûr; je le tiens de M. l'abbé Lanuſſe, à qui M. Populus l'a raconté; & je vous permets d'en faire l'uſage que vous jugerez à propos.

Réponse des Rédacteurs.

Quoique nous fussions instruits avant vous, Monsieur, des projets de M. de Champcenetz, & de l'aventure de son madrigal, nous ne sommes pas moins sensibles à l'intérêt marqué que vous daignez prendre à notre travail; & nous croyons ne pouvoir mieux vous témoigner notre reconnoissance, qu'en vous apprenant ce qui se passa chez Mademoiselle Théroigne, lors de la réception du madrigal. M. Populus observa qu'il y avoit des chevilles & des réminiscences, & que la construction des trois premiers vers étoit un peu gênée. Mais vous connoissez l'antipathie du personnage pour M. de Champcenetz. M. Bastien l'accusa ouvertement de jalousie. Le madrigal fut trouvé charmant; & sur la motion de M. Collinet, la société en ordonna l'impression & l'envoi dans tous les clubs du Royaume.

Quant au reproche d'anachronisme que vous faites, au centenaire, il nous paroît assez fondé. Mais nous croyons aussi qu'un vieillard de Montmartre, qui a vingt lustres complets, est excusable d'avoir oublié la chronologie. Cependant comme de pareilles erreurs souvent repétées, peuvent entraîner des suites fâcheuses, nous avons pensé que le centenaire feroit bien de commencer incessamment un cours de chronologie; pour lui en faciliter les moyens, nous lui avons remis les meilleurs livres qui traitent de cette science, tels que *l'art de vérifier les dates*, les *annales* d'Usserius, la *doctrine des temps* du P. Pétau, la *chronologie* de Newton, & les *Tables alphonsines*, &c. Nous espérons que, connoissant votre habileté dans cette partie, il se fera un devoir & un vrai plaisir de vous consulter sur tous les points qui l'embrasseront. Si malgré tant de secours, il s'obstine à confondre impudemment les

époques, ou si à raison de son grand âge, les sublimes beautés de la chronologie ne peuvent se naturaliser dans sa tête, nous le disons, avec notre franchise accoutumée; nul ne pourra, sans se montrer souverainement injuste & jaloux, nous rendre responsable des malheurs effrayants qui en résulteront.

Nous avons l'honneur d'être, &c.

Mission de M. de Champcenetz.

La réputation des ouvrages de génie, n'est point bornée au pays qui les a vus naître; elle franchit les mers, les montagnes, & toutes les barrieres qui séparent les Nations. Les rivalités nationales, les préjugés de toute espece, l'esprit de parti, l'aristocratie comme la démagogie, tout s'anéantit devant eux; & l'univers entier, forcé de leur rendre hommage, devint en peu de temps, le théâtre & l'écho de leur gloire Telle est la sublime réflexion que nous fournissent les *Actes des Apôtres*. Cette production vraiment originale, après avoir fait les délices de notre S. P. le Pape, & du sacré College, a pénétré jusqu'au sérail de Constantinople; & l'on assure que depuis trois mois, les Sultanes ne lisent pas d'autre livre. Elle leur a donné une si haute idée de la nouvelle constitution françoise, qu'elles ont conspiré de l'établir dans l'empire turc, persuadées avec raison, qu'elle aboliroit bientôt l'esclavage de leur sexe. Le Grand Seigneur, à qui elles ont prudemment dissimulé leur motif, s'est rendu à leurs sollicitations; & malgré la résistance du Divan, & en particulier du Muphti; il a dépêché en France un Bacha à trois queues, pour prier le Roi, en vertu de l'alliance qui existe entre les deux peuples, d'envoyer en Turquie un homme capable de répondre pleinement aux désirs de son Sérail. Il étoit naturel que l'auteur d'un ouvrage qui a suggéré une démarche si extraordinaire, fut chargé de la commission. Aussi M. de Champcenetz a-t-il reçu

une lettre flatteuſe de Sa Majeſté, qui l'engage à partir pour Conſtantinople, le plutôt qu'il lui ſera poſſible, après s'être abouché avec MM. Lanuſſe & du Trou, qui rédigeront ſes inſtructions, en qualité de commiſſaires de l'aſſemblée nationale. On eſpere beaucoup du zele & des talens de M. de Champcenetz; & en notre particulier, nous croyons fermément que s'il n'eſt point contrarié dans ſes travaux par les médecins du ſérail, les Turcs auront bientôt une bonne conſtitution, qui les mettra en état de ſupporter les fatigues de la guerre, & même de damer le pion à leurs ennemis. Bien des gens ſont perſuadés que M. de Champcenetz remplacera le grand Muphti, dont la diſgrace eſt réſolue; & que la Sultane Aza, ſœur de Sa Hauteſſe, lui offrira ſûrement ſon cœur & ſa main, dès qu'elle aura le bonheur de le connoître. Pour nous, dont le métier n'eſt point de prophétiſer, mais d'attendre en paix les événemens, pour en rendre le compte le plus véridique, nous croyons avec quelque apparence de raiſon, que le temps ſeul peut nous apprendre, ſi M. de Champcenetz atteindra les hautes deſtinées qu'on lui annonce.

Fin du N°. 2.

N°. 3.

Lorsqu'après de longues & sérieuses méditations, nous eûmes enfin arrêté l'objet de notre travail, nous prévîmes qu'il nous susciteroit bien des persécutions. Mais nous ne pensions point alors, tant nous étions aveugles ! que la rage des malveillans dût se donner une si vaste carrière. A peine, cependant, notre journal a-t-il paru, qu'une insurrection aussi réfléchie que redoutable, s'est manifestée contre nous. Aboyemens, pamphlets, sarcasmes, calomnies de toutes especes, tout a été mis en usage pour satisfaire une vengeance criminelle, on a cherché à empoisonner nos sentimens, & à jetter des nuages sur la pureté de nos motifs. On a publié que nous formions une conspiration contre la Chambre Haute, dont l'ascendant nous causoit des terreurs excessives; on a dit tantôt, que nous voulions retenir M. de Champcenetz en France, parce que sa mission excitoit notre jalousie; tantôt, que nous tâchions de précipiter son départ, & que nous lui préparions sous-main, des affronts & des échecs: à Constantinople, on a dit que le *mercure* tentoit notre vanité, & que nous faisions tous nos efforts pour expulser M. Mallet de cette planete: que nous avions jetté notre dévolu sur le privilége exclusif accordé à M. Pelletier; que la gloire de M. Sabathier nous empêchoit de sommeiller, & que nous voulions à toute force l'en déposséder. Enfin que n'a-t-on pas dit? que n'a-t-on pas fait pour nous perdre à jamais dans l'esprit de la nation? & véritablement, si au milieu de tant d'angoisses & de peines indicibles, nous avions été privés de toute espece de consolation, nous ne craignons point de le dire, malgré ce courage qui nous est naturel, & dont l'intérêt public nous

faisoit d'ailleurs un devoir, peut-être aurions-nous dès-long-temps renoncé à un genre de travail qui nous a suscité tant d'ennemis. Mais une divinité a daigné répandre sur nos plaies un baume salutaire. Mademoiselle Théroigne, qui pourroit la nommer sans émotion ! Mademoiselle Théroigne nous a écrit un laconique & délicieux billet, conçu en ces termes : « je suis satisfaite de la mention » honorable que vous faites de moi dans votre » journal, continuez à bien mériter de moi & » comptez sur ma reconnoissance ». *Le peu de mots tracé par une main divine* a produit sur nous le même effet qu'opéroit jadis la tête de Méduse, sur ceux qui la regardoient. Il nous a subitement transformés en des êtres nouveaux. Nous le disons avec une espece d'orgueil : inaccessibles désormais à toutes les craintes, insensibles aux plus injustes traitemens, nous poursuivrons notre laborieuse carriere avec un courage & un héroïsme que l'on tenteroit vainement d'abattre ; & quelques soient les ressorts que nos ennemis mettent en jeu pour nous perdre ; quelque jugement que la Chambre Haute porte de nos travaux & de nos motifs ; forts de l'approbation de mademoiselle Théroigne, & par conséquent, de l'estime de la postérité, nous serons comme ces arbres antiques & majestueux, contre lesquels viennent se briser la furie des vents, & la rage des bêtes féroces ; nous serons immobiles au millieu des orages & des assauts.

Court Avertissement.

La lettre qu'on va lire est tirée du journal de *l'Union*, on nous demandera peut-être comment M. de Robespierre, en est devenu possesseur : à cela nous répondrons que ce n'est point notre affaire. Nous avons pour maxime (& c'est notre dernier mot) qu'il faut jouir des richesses politiques & littéraires d'autrui, sans s'informer si elles ont été bien ou mal acquises par la raison toute simple, que de

longues & minutieuſes recherches dans ce genre ; jetteroient, peut-être, le trouble des remords dans les ames timorées.

Lettre de Samuel Jackinson, de Philadelphie, à M. Pelletier.

Ami Pelletier,

J'ai lu ton ouvrage qui a pour titre, *Domine ſalvum fac regem* : quand il fut annoncé ſur les bords de la Delaware, je crus qu'il renfermoit une priere pour la conſervation du bon roi des françois ; & j'applaudis à tes ſentimens. Mais,

Ami Pelletier,

Te peindrai-je ma ſurpriſe, lorſqu'au lieu de ſupplications à l'être ſuprême, je n'y trouvai que des contradictions, des abſurdités riſibles, & l'effuſion d'une bille infernale ?

Ami Pelletier,

Je dois en faire l'aveu, je pleurai ſur la criminelle audace de ces hommes qui ne craignent point de profaner les expreſſions les plus ſacrées, en les faiſant ſervir d'organe à la méchanceté de leur ami.

Ami Pelletier,

Ta brochure roule ſur une conſpiration, qui, ſi elle étoit avérée, livreroit ſes auteurs à l'exécration de tous les ſiecles ; mais qui, n'exiſtant ſans doute, que dans le cerveau mal timbré des ennemis de la régénération françoiſe, n'auroit pas dû trouver en toi un ſi crédule dénonciateur ; tu accuſes d'Orléans d'avoir tenté de ſe frayer le chemin au trône par un aſſaſſinat ; tu lui donnes pour complice & pour miniſtre de ſes forfaits, le plus ardent défenſeur de la liberté politique de ſon pays, le Démoſthene françois, Mirabeau ! mais où ſont les preuves d'une ſi étrange accuſation ? ces prétendus conſpirateurs auroient-ils confié leur ſecret ? je n'en crois rien. Je ſais,

Ami Pelletier ;

Que la jeuneſſe de l'un & de l'autre a été diſſolue & orageuſe ; mais ſi pour juger du mérite de l'homme public ; ſi pour fixer le degré de reconnoiſſance qu'on lui doit, il falloit ſentir les erreurs du premier âge ; je te le demande,

Ami Pelletier,

Quel homme ſoutiendroit un tel examen ? quel homme ſortiroit de ce creuſet, vraiment digne de l'eſtime de ſes ſemblables ? quel jugement porterions-nous aujourd'hui de Cimon, de Titus, du Czar-Pierre, & de votre Louis XII, ſi la poſtérité n'étoit convenue d'oublier les égaremens de leur jeuneſſe, pour ne voir en eux que les vertus de l'âge mûr, & les ſervices qu'ils ont rendus à leur patrie ? Ah ! qu'ils ſeroient petits aux yeux des philoſophes ! je le ſais,

Ami Pelletier,

Il eſt des gens en France, & tu es vraiſemblablement de ce nombre, qui préféreroient la ſervitude à une liberté qui leur ſeroit offerte par d'Orléans & par Mirabeau ; mais eſt-il un travers d'eſprit plus mépriſable ! quoi ! parce que je ſerai redevable de la liberté à des hommes flétris dans l'opinion, cette liberté changera-t-elle de nature ? & que m'importe à moi, de quelle main je la reçois ? ſi elle eſt pure cette main, je la baiſe avec reſpect ; ſi elle ne l'eſt pas, je détourne les yeux avec dédain ; mais j'accepte le bienfait qu'elle me préſente, lorſqu'il ne répugne point à mes principes, & qu'il doit faire mon bonheur comme celui de mes ſemblables.

Ami Pelletier,

Tout ce que la calomnie a pu imaginer de plus noir, la méchanceté de plus atroce, la jalouſie de plus amer, le dépit de plus flétriſſant, a été accumulé ſur la tête de ce malheureux Mirabeau. Sans autres preuves que de vagues allégations & des ſoupçons intéreſſés, on lui a imputé le plus grand de tous les crimes, le régicide. Doit-on eſpérer après cela, qu'il ſe relève jamais de l'anathème lancé contre lui par l'ariſtocratie, & par la mauvaiſe foi ? Oui, ſans doute :

Ami Pelletier,

Oui, & je t'ajourne à cinquante ans, toi & tes consorts, à cette époque, la postérité toujours juste & incorruptible aura oublié les fautes de l'homme privé, pour rendre hommage aux talens & aux services de l'homme public. Elle aura consacré en faveur de Mirabeau, cette réputation d'homme éloquent, & de vigoureux défenseur de la liberté, que ses contemporains lui accordent; réputation, que ni le rêve forcé du marquis de Champcenetz, ni l'humeur de Mallet Dupan, ni la rage de Sabathier de Castres, ni ta morosité, ne lui raviront jamais.

Ami Pelletier,

Tes aboiemens contre Mirabeau ne m'ont gueres étonné. Cet homme célebre avoit contre lui, les fautes de sa jeunesse, l'opinion d'une partie du public, la haine des hommes puissans, & peut-être, son génie. Il avoit eu une grande part à la révolution; & tu croyois, sans injustice, pouvoir lui attribuer tout ce qui tendoit à modifier cette révolution. Mais,

Ami Pelletier,

Le rire me vient à la bouche, & je perds ma gaieté, lorsque je te vois mêler parmi les conspirateurs, des personnages qui ont dû en être fort étonnés. Quoi, Maury, d'Epresménil, Malouet! quoi l'archevêque Juigné, dont les vertus sont révérées jusques dans le nouvel hémisphere! quoi! les principaux chefs de l'opposition! d'un trait de plume, tu les transformes en complices de d'Orléans & de Mirabeau!

Ami Pelletier,

Quel étrange renversement d'idées! je ne sais, mais, ou nous connoissons peu dans le nouveau monde l'histoire de votre révolution, & le caractere des hommes qui l'ont opérée: ou tu es l'homme le plus inconséquent & le plus bizarement crédule qu'il y ait en Europe.

Ami Pelletier,

A ces hommes audacieux, armés, dis-tu, contre le trône, tu associes, qui? la compagne même du roi! cette femme dont les prodigalités & les étourderies ont précipité la révolution! cette femme qui a vu proscrire par le peuple les personnes qu'elle avoit honorées de sa confiance la plus intime! cette femme, en un mot, à qui la révolution enleve tout, jusqu'aux illusions! c'est-à-dire,

Ami Pelletier,

Que cette reine aveugle armoit contre elle-même les bras de ses assassins ; à qui prétendois-tu faire croire une telle absurdité, si tu l'as cru toi-même ?

Ami Pelletier,

Un énorme bandeau offusque ta vue ; une sotte crédulité est ton partage. Si tu ne l'as pas crue, tu est le plus coupable de tous les hommes ; car cette inculpation tend à faire perdre à l'épouse de ton roi, le reste d'amour que les françois avoient pour elle.

Ami Pelletier,

Si j'en juge par le délire de ton imagination, & par la virulence de tes portraits, tu es encore dans la fougue du premier âge ; la vérité peut encore trouver quelque accès dans ton esprit ; oses l'entendre de la bouche d'un ami des hommes, qui toute sa vie en a parlé le sublime langage ; déplores ces malheurs inséparables d'une grande révolution ; mais ne les rejettes pas sur des hommes dignes à jamais de l'estime des peuples ; gémis sur les abus de la liberté, mais ne les exageres point pour jetter le trouble & le désespoir dans les ames simples & vertueuses. Pour assouvir ta rage envénimée, n'accumules point les inconséquences les plus absurdes, & les contradictions les plus révoltantes. Sur-tout, renonces au fol espoir d'enlever aux représentans de la nation la confiance qui leur est due. Elle repose sur des bases inébranlables, elle triomphera des brochures & des brochuromanes, de l'aristocratie & des aristocrates ; la révolution s'affermira, & les remords accompagneront au tombeau ces bizarres écrivains qui, étrangers à tous les principes, servent aveuglement la vengeance des ennemis de la liberté !

Ami Pelletier,

Puissent ces sages avis trouver en toi un cœur docile, & un esprit éclairé ! ma philantropie a daigné s'étendre sur toi, mais crains de la rebuter, & ne vas point par de nouvelles folies, grossir la masse de tes coupables erreurs. Adresses à l'être suprême des prieres plus humbles, plus vraies & plus dignes de lui ; si tu ne veux attirer sur ta tête sacrilege ses foudres & ses carreaux. Présentes lui l'hommage d'un cœur pur & sans fiel ; que le desir de voir ta patrie libre & heureuse, soit le véhicule de tes chants religieux.

Alors, mais alors seulement, tu pourras espérer d'être exaucé.

Notes des rédacteurs.

Le Quaker ne faisant aucune mention du *Pange lingua*, qu'on peut regarder comme le Post-Face du *domine salvum fac regem*, nous avons tout lieu de croire que cette aimable production n'est point connue en Amérique; or, comme M. Pelletier, en la composant, avoit en vue de faire également le bonheur & l'amusement des deux mondes, nous avons pensé qu'il étoit de notre devoir de seconder ses intentions, & de servir de toutes nos forces, son inépuisable amour pour l'humanité. En conséquence, nous avons dépêché des couriers extraordinaires dans les quatre-vingt-trois départemens du royaume, avec injonction de visiter exactement tous les coins & recoins des boutiques des épiciers, & d'en tirer tous les exemplaires de ce précieux ouvrage que l'esprit de parti ou le mauvais goût auroient pu y reléguer. Nous saisissons cette occasion de témoigner publiquement notre reconnoissance à M. Pierre, qui, quoiqu'imprimeur du roi, a bien voulu nous céder à un sol par exemplaire, les 41000 *Pange lingua* dont l'avoit nanti M. Pelletier, en payement des sommes qu'il lui devoit. Il est à souhaiter que les autres imprimeurs, notamment, messieurs Didot, pere, fils, & fabulistes, imitent un si bel exemple, & qu'ils nous mettent à même de faire connoître incessamment au nouveau monde, une brochure qui a déjà opéré plus d'une révolution dans l'ancien. Lorsque nous pourrons compter sur 10,000 exemplaires, nous frêterons un vaisseau de 600 tonneaux, pour les transporter solemnellement à Philadelphie; & nous lui donnerons pour leste, quelques chapitres des *actes des apôtres*, persuadés que ce livre sacré, en maintenant un parfait équilibre entre le vent & l'orage de M. Pelletier, préservera le vaisseau de tout fâcheux accident.

RÉCOMPENSES.

Depuis long-temps les membres de la chambre haute fixoient l'attention de la cour par leur acharnement contre les démagogues, & par un désir sincere de rétablir l'ancien ordre de choses. On a cru devoir récompenser d'une maniere éclatante & inattendue, cette fidélité aux vrais principes. Déjà nous avons cru M. de Champcenetz honoré d'une commission importante. Aujourd'hui nous apprenons que le commerce exclusif des pelleteries a été accordé à M. Pelletier, à condition que cet honorable membre fera présent chaque année d'une bonne fourrure à M. de Mirabeau. M. Pelletier a trouvé cette condition tout au moins inutile, attendu, disoit-il, qu'il croyoit avoir porté à ce conspirateur démagogue, des coups assez bien *fourrés*. M. Mallet a été nommé inspecteur de la malle du courier qui va de Paris à Genève; on prétend que lui même avoit sollicité cet emploi, pour empêcher les principes des démagogues françois de pénétrer dans sa patrie par la voie de la poste; enfin M. Sabathier a obtenu de prélever un denier sur chaque paire de sabots qui se fabrique dans la Haute-Auvergne; & cela, pour fournir aux frais de l'impression de son journal. Ce n'est pas tout, au moment où cet illustre abbé recevoit du pouvoir exécutif une faveur aussi distinguée, l'académie des inscriptions & belles-lettres, qui renferme en son sein tous les pouvoirs, tant anciens que modernes, couronnoit sa belle dissertation sur l'origine de ces mots, *aller au sabat*; d'abord M. Sabathier croyoit l'avoir trouvé dans le mot hébreu *sabaoth*, qui veut dire *armée*, parce que nous lisons dans l'écriture, qu'on voyoit souvent des armées s'entrechoquer dans l'air, & *faire* ce que nous appellons *le sabat;* mais sur l'observation du Rabin Alluse Moses, qu'il a consulté, il assure que ce mot vient de *sabat*, samedi, car la cabale nous apprend

apprend que les ſorciers Moabites venoient tout exprès ce jour là faire ſabath dans les maiſons des juifs, ſachant bien qu'à raiſon de la ſainteté du jour, on n'oſeroit les en chaſſer, quoi qu'il en ſoit de ces différentes étymologies dont la vérité, après tout, importe peu au bonheur du genre humain, M. l'abbé Sabathier entre dans de grands détails ſur le lieu du ſabat, où il nous diſpenſera de le ſuivre; il parle de la couleur du diable qu'on y adore, il donne même la meſure de ſa queue; & ce qui doit rendre ſon témoignage infiniment reſpectable, c'eſt qu'il ne rapporte que ce qu'il a vu ou palpé. Car il nous apprend dans une note, que voulant aller au ſabat, il évoqua l'ame d'Urbain Grandin, curé de Loudun; que ce prêtre lui ayant apparu ſur le minuit, le mena ſur une montagne de Laponie où ſe tenoit l'aſſemblée des ſorciers, & que là, après de rigoureuſes épreuves, il fut initié dans les grands myſteres; mais il avertit qu'il lui eſt défendu de les révéler; auſſi l'académie ayant égard à ſa délicateſſe, lui a-t-elle fait déclarer par la bouche de ſon ſecrétaire, qu'elle l'en diſpenſoit volontiers. On croit, avec quelque fondement, que l'aſſemblée nationale, & tous les corps de l'état lui feront bien-tôt la même déclaration.

Lettre de M. de Champcenetz aux rédacteurs du journal.

Comme l'invitation que vous faites, Meſſieurs, aux bons citoyens, me concerne particuliérement, je me hâte de vous faire paſſer une ſolution des problêmes de l'anonyme, & je vous prie de vouloir bien l'inſérer dans votre journal. J'avoue, dans toute la franchiſe de mon ame, que mon intention prochaine eſt d'opérer une contre-révolution; c'eſt auſſi le déſir de mes honorables collégues. M. Mallet-Pan-Pan, à qui nous avons fait part de notre projet & de nos eſpéran-

ces, les a traités de chimeres, & même de délire; mais vous connoissez l'humeur du personnage; nous lui avons donné le nom de *Capucin de la secte*, & il faut convenir qu'il le mérite, par la foiblesse & par l'indétermination de ses principes: à la vérité, il se montre opposé à l'assemblée prétendue *Nationale*; il lui attribue sans façon les désordres & l'anarchie; il en veut surtout à nos amis, Messieurs de Mirabeau & Robetspiere, qu'il a saisis corps à corps depuis six mois, sans jamais lâcher prise; mais au fond, il est républicain; & c'est en quoi il différe essentiellement de nous; car, nous n'avons jamais cru que vint-quatre millions d'hommes, & tant de milliers de lieues quarées pussent être libres. Et comment le croirai-je, moi en particulier, qui suis noble & marquis; moi qui vis aux dépens de l'état, sans lui rendre d'autres services que de faire le lit de sa majesté &c.? Il ne tient point à M. de Rostaing que je ne perde bien-tôt mes titres, & mon état; & que de valet-de-chambre du roi, je ne devienne un valet de carreau. Je vous le demande, Messieurs, cela est-il tolérable? & n'ai je pas raison de me remuer & de m'agiter en tout sens, pour effectuer, s'il est possible, une contre-révolution; mais, d'autre part, le patriotisme & la loyauté de cette malheureuse noblesse qui a *versé des flots de sang pour la patrie*, doivent rassurer les esprits soupçonneux ou timides; à Dieu ne plise que nous employions la voie des armes pour opérer cette contre-révolution; nous n'avons besoin, pour arriver à nos fins, ni des *Castrati* de Naples, ni des *Ramoneurs* de Savoie, ni des *Miquelets* d'Espagne; les armes du ridicule nous suffisent: du haut de nos tours féodales, nous les lancerons avec succès & en toute sécurité. Vous avez peut-être entendu parler de la satyre Ménippée, composée par défuns Rapin, Passerat, & compagnie, de l'aveu des historiens cet ouvrage contribua plus que les armes d'Henri IV, à dissiper la ligue; & bien, c'est cet ouvrage que nous voulons faire revivre sous un autre titre, c'est par les mêmes moyens que nous voulons dissoudre l'assemblée qui s'intitule *Nationale*, & recouvrer nos fours bannaux & nos colombiers; il faudroit être de bien mauvaise humeur pour

improuver un moyen qui ne coûtera pas une seule goutte de sang, & qui opérera la même révolution ; car, n'en déplaise à M. de Robespierre, les *temps sont absolument les mêmes*, & tout ainsi comme les efforts des Ligueurs & des Frondeurs, pour circonscrire l'autorité royale dans de justes bornes, ont été absolument inutiles ; de même l'insurrection des démagogues actuels s'en ira à vau-l'eau ; *car les temps sont absolument les mêmes* ; & nous aurons encore comme ci-devant, un roi despote, des ministres tyrans, des bastilles, des lettres de cachet, des nobles, des privileges exclusifs, des Polignac, des Brienne & des abbé Vermont ; c'est du moins ce que donne à entendre M. l'abbé Sabathier dans son *journal politique*. Cet honorable membre qui a perdu sa calotte & son abbaye, comme je vais perdre mon épée & mon marquisat, travaille avec une ardeur sans seconde à dessiller les yeux de ce bon peuple que l'on égare ; mais il se hâte lentement, conformément aux préceptes d'Horace & de Boileau, qu'il a lus jadis au college de Castres. Un journaliste remarquoit, il y a quelques années, que si M. de Saint-Ange travailloit toujours à sa traduction des métamorphoses d'Ovide, avec la même célérité qu'il le fait depuis vingt-ans, il lui faudroit au moins un siecle pour l'achever ; à dire le vrai, nous craignons le même sort pour le journal de M. Sabathier, il en est encore à la nuit du 5 au 6 octobre, d'où il ne peut se tirer, vu son obscurité, apparemment. Nous avons consulté tous les mathématiciens du royaume, depuis les héritiers de Barrême, jusqu'à M. de Condorcet, & tous, après de longs calculs, nous ont assuré, qu'avant que le journal soit arrivé au mois d'avril 1790, il s'écoulera à-peu-près 128 ans ; vous voyez que M. Sabathier ne travaille pas pour son siecle, toujours ingrat, toujours injuste envers lui, mais pour la postérité qui saura le mettre à sa place. J'ai entendu bien des gens désapprouver les abboyemens de cet abbé contre l'assemblée nationale, les jugeant intéressés ; quant à moi, ils me paroissent bien naturels ; & vous n'êtes pas, sans doute, de ces gens *moroses* qui croient que dans toutes les occasions, l'intérêt particulier doit s'abaisser devant

l'intérêt général ; cela peut être bon dans une république, & la chambre haute n'en veut point ; d'ailleurs s'il m'étoit permis de poser ici une série de questions & de réponses, il me seroit aisé de justifier M. l'abbé Sabathier. En effet, qu'est-ce qui lui enlevé son rabat & son bénéfice ?.... la révolution. Qu'est-ce qui a produit la révolution ?.... la philosophie. Que sont les députés à l'assemblée nationale ?.... des philosophes. Donc M. Sabathier, qui dans tous ses ouvrages, depuis la *Ratomanie* jusqu'au journal politique, n'a cessé d'aboyer contre les philosophes, ne peut sans paroître inconséquent, approuver aujourd'hui des principes, contre lesquels il s'est élevé toute sa vie, même dans la maison de M. Helvétius. Voilà, Messieurs, si je ne me trompe, le véritable nœud gordien. Je vous ai fait, au nom de mes co-associés, un exposé sincere de nos sentimens ; nous attendons de votre loyauté que vous voudrez bien fermer l'entrée de votre journal aux solutions malignes, & peu exactes, qui tenteroient de s'y introduire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. M. l'abbé Sabathier vient de nous écrire ces mots. « Je n'ai jamais déguisé mes sentimens & je » les annoncerai du haut de la fatale lanterne, si besoin » est : mon unique ambition, après le louable desir de » gagner du pain, & de satisfaire contre l'assemblée prétendue nationale une haine commandée, a été de rivaliser Paschal ; & je me flatte que la postérité voudra bien mettre mon journal tout à côté des provinciales. Ces deux ouvrages ayant des rapports aussi » frappans, doivent avoir le même succès ; le premier » par le ridicule amer qu'il versa sur les Jésuites, prépara sourdement leur destruction, & l'effectua après » 106 ans ; le second par les mêmes moyens, & au » bout du même terme, doit nécessairement dissoudre » l'assemblée nationale. Le succès de mes travaux, pour » être un peu tardif, n'en est pas moins infaillible, & » il recevra du tems une solidité à toute épreuve. » Puissiez-vous, mes chers & honorables collégues, être » aussi heureux que moi ! Puissent les *Actes des apô-*

» *tres* vous procurer autant de gloire & d'argent, que » le livre sacré qui vous a servi de modele annonce d'humilité & de bonne foi dans son auteur ! c'est le plus » sincere des vœux que j'adresse pour vous à l'Etre » suprême ».

Les lettres qu'on vient de lire, ne remplissant point à beaucoup près les intentions de l'anonyme, nous attendons avec impatience une solution plus détaillée & plus complette ; & nous invitons de nouveau tous les honnêtes gens, à consacrer quelques momens de leur loisir à ces importantes questions.

Séance de la Chambre Haute.

Du 12 avril.

M. Pelletier a été élu président. M. Maller, en cédant le fauteuil, a dit : *messieurs je vous remercie.* Il a été répondu unanimement : *il n'y a pas de quoi.* Le nouveau président, moins laconique, a prononcé un discours assez étendu, que nous nous faisons un devoir de rapporter en entier, & pour cause.

Discours de M. Pelletier.

MESSIEURS,

En me faisant asseoir sur le sublime fauteuil, vous avez consacré cette opinion, que les places donnent le mérite nécessaire pour les remplir. Agréez l'hommage respectueux de ma reconnoissance. Le bienfait qui l'inspire ne sortira jamais de ma mémoire. Sur le déclin même de mes jours, lorsqu'environné d'une famille nombreuse dont je serai le pere, je raconterai avec émotion les innombrables merveilles dont nous sommes tour-à-tour les auteurs & les témoins. N'en doutez point, Messieurs, ma reconnoissance, encore vive & récente après tant d'années, se répandra avec volupté sur vos noms fameux. Je dirai à mes enfans, que vo-

tre bonté, & votre bonté seule, daigna m'élever au poste que j'occupe aujourd'hui. A ce récit, des larmes d'attendrissement couleront de leur yeux; ils chériront en vous les bienfaiteurs de leur pere, & les héros de sa gloire..... Mais c'est trop vous occuper de moi, & d'une famille qui n'existe point encore. Permettez-moi, Messieurs, de vous inviter à poursuivre avec courage, ces brillans travaux dont la France attend son salut, & l'europe une salutaire instruction. Déjà vous avez porté à la démagogie les coups les plus funestes. Hâtez-vous d'achever votre ouvrage & d'écraser ce monstre que l'enfer a vomi pour la ruine de l'empire. Puissé-je, organe de vos sages décrets, être plus particuliérement associé à la gloire que cette grande opération va vous procurer, comme je me trouve associé a vos travaux, par la bonté ineffable du souverain dont nous rétablissons le trône.

Ce discours a été applaudi d'une maniere très-bruyante.

Deux deputés extraordinaires de l'Anjou & du Poitou, ayant été admis à la barre, l'un d'eux a fait lecture d'un pacte de confédération entre les aristocrates de ces deux provinces, rassemblés à Mirebeau. L'objet de cette confédération est, 1°. de maintenir l'exécution des décrets de la chambre auguste. 2°. D'exterminer toutes les gardes nationales. 3°. De rétablir les girouettes, & les fours banaux, ainsi que les droits de minage, triage, pâcage, pâcour, ravage, & autres dont on les avoit si inhumainement dépouillés. Les aristocrates conjurent la Chambre Haute, de rendre aux évêques cette vie apostolique & ce détachement des biens de la terre, qui les distinguoit avant la révolution; aux bénédictins, leur queue de morue, & leur humilité; aux capucins, leur barbe, leur besace, & leur opulence; aux bernardins, leur pauvreté & leurs lumieres; aux cordeliers, leur sobriété, & leurs manieres polies & civiles; aux carmes, leur tempérance, & leur goût exquis en matiere de littérature; aux jacobins, leur théologie exempte de scolastique;

& leurs ſermons dignes de Bourdalou ; à l'ordre des ſulpiciens & à ſes nombreuſes branches, leur piété éclairée & exempte de fanatiſme ; aux lazariſtes, leur littérature ; aux ignorantins, leur quatre bras & leur profond ſavoir ; aux chanoines, leur aumuſſe & leur exceſſive utilité ! &c. &c. &c.

L'orateur a été ſouvent interrompu par des applaudiſſemens ſonores & retentiſſans ; & la chambre a ordonné l'impreſſion de l'adreſſe & du diſcours.

Les bornes que nous nous ſommes preſcrits dans notre journal ne nous permettant point d'entrer dans de plus grands détail ſur cette ſéance, nous renvoyons à notre prochain N°. le diſcours véhément de M. l'abbé Sabathier, contre la queſtion préalable & extraordinaire ; ainſi que la motion de M. Mallet ſur la néceſſité de rendre inamovible la place de préſident.

Letttre de M. Basth..... aux rédacteurs du journal.

Tous les papiers publics, depuis les affiches de Quimper-Corentin, juſqu'au modérateur, ont rendu compte de la rupture de M. Populus & de mademoiſelle Théroigne ; mais aucun, que je ſache, ne l'a fait avec tous les détails néceſſaires. Permettez que je ſupplée à l'inſuffiſance de leur récit, & que je vous rapporte des faits dont j'ai été témoin. M. Populus s'aviſa de dire, il y a quelques jours, étant au club des Jacobins : « je ne ſais pourquoi on s'obſtine à me donner pour maîtreſſe mademoiſelle Théroigne que je n'ai jamais vue, & donc l'âge, d'ailleurs, eſt ſi diſproportionné au mien ? » Il faut obſerver qu'en effet M. Populus tire un peu ſur le griſon, & que mademoiſelle Théroigne, eſt dans la fleur de la jeuneſſe. Les jaloux eurent bientôt rapporté les paroles. Mlle. Théroigne ſe perſuada ſans peine que ſon amant rougiſſoit d'elle,

& qu'il craignoit de l'avouer pour ſon amie. Une femme, dit-on, ne pardonne jamais le mépris. Mademoiſelle Théroigne le fit bien voir dans cette occaſion. Malgré les excuſes & les humbles prieres de M. Populus, elle le congedia impitoyablement; & pour lui rendre ſa diſgrace encore plus amere, elle lui ſubſtitua ſon rival & ſon détracteur, M. de Champcenetz. Ce joli marquis étoit occupé, ſuivant les obligations de ſa place, à vuider le pot de chambre de ſa majeſté, lorſqu'il reçut cette agréable nouvelle. Dans l'excès de ſa joie, il laiſſa tomber de ſes mains le *gédéon*, qui couvrit tout l'appartement de ſes débris & de ſon contenu. Sortir du palais, arriver chez ſa maîtreſſe, tomber à ſes genoux, lui jurer un amour éternel, être heureux, ne fut pour M. de Champcenetz que l'affaire de dix minutes, tant ſa paſſion étoit ardente. Il voulut conſacrer ce grand jour par un repas dont mademoiſelle Théroigne fit les honneurs. Les ariſtocrates & les démocrates, indiſtinctement, y furent appellés, & j'eus le bonheur d'être du nombre. On y vit accourir tous les honorables membres de la chambre haute. M. Sabathier, ſeul, ne s'y trouva point, retenu au lit par une grave indiſpoſition à l'omoplatte, qu'il devoit à l'étourderie d'un démagogue. Le repas fut fort gai, & aſſaiſonné principalement de bons mots & de fines plaiſanteries. Mademoiſelle Théroigne s'y montra charmante; M. Mallet avoit ſans ceſſe les yeux ſur elle. La plupart des convives pardonnoient cette incongruité à un étranger qui n'eſt pas encore au fait de l'étiquette françoiſe. Mais M. Pelletier, qui eſt la franchiſe même, & qui vraiſemblablement ne pût ſe défendre d'un petit ſentiment de jalouſie, apoſtropha M. Mallet, en lui rappellant ſes quarante ans, d'une maniere peu civile. Celui-ci ayant répondu ſur le même ton, & M. Pelletier voulant répliquer, on auroit peut-être vu renouveller la ſcene ſi bien décrite par Boileau, ſi la déeſſe, d'un coup d'œil doux & benin, dirigé également ſur les deux champions, n'eût arrêté leur fougue prête à éclater. M. de Champcenetz,

moins

moins favorable à M. Mallet, s'échappa jusqu'à lui dire, qu'il feſoit bien de ſe concentrer dans ſa *planette*, & de ne point venir troubler *Mars* lorſqu'il étoit en conjonction avec *Vénus*. La fineſſe de ces alluſions fut ſentie & vivement applaudie. Au deſſert, M. Pelletier fut prié de chanter : & comme il avoit encore ſur le cœur les gros mots dont l'avoit régalé M. Mallet, il lui adreſſa ces couplets, compoſés, à ce que l'on croit, par un porte-dieu de S. Roch :

A quarante ans,
Amis, ne penſons plus qu'à boire ;
A quarante ans,
C'eſt être fous que d'être amans,
N'aſpirons plus à cette gloire,
Car nous en aurions le déboire,
A quarante ans.

A quarante ans,
Il n'eſt plus de bonne fortune ;
A quarante ans,
Qu'à table avec de bons enfans,
Car c'eſt vouloir mordre la lune,
Que prétendre au cœur d'une brune ;
A quarante ans.

M. Pelletier alloit continuer, lorſque M. Mallet, indigné de ſon audace, ſe leva bruſquement de table, & ſortit pour aller rédiger l'article *aſſemblée nationale*, du Mercure ; bien réſolu de répandre ſa bile ſur quelque démagogues. On croit que M. Roberſpierre & les officiers municipaux *de Marſeille*, *ſont les victimes déſignées.*

Départ de M. de Champcenetz.

Mademoiselle Théroigne ne jouira pas long-tems de la société de M. Champcenetz, *lugete, Veneres*; car la gazette de France nous apprend que ce nouvel apôtre a pris congé du roi & de la famille royale, pour se rendre à sa mission : *Lugete, Veneres.* Il doit s'embarquer à Toulon sur la frégate *la Brune*, *lugete, Veneres.* On croit que M. le C. D. G. le remplacera dans la Chambre Haute.

Fin du N°. 3.

Newberry Library, Chicago

Newberry Library, Chicago